

Le "Décaméron", de la traduction de Laurent de Premierfait (1414) à l'imprimé d'Antoine Vérard (1485) : une progressive transformation du livre, une progressive substitution de son enseignement

Anne Robin

▶ **To cite this version:**

Anne Robin. Le "Décaméron", de la traduction de Laurent de Premierfait (1414) à l'imprimé d'Antoine Vérard (1485) : une progressive transformation du livre, une progressive substitution de son enseignement. Philippe Guérin e Anne Robin. Boccaccio e la Francia. Boccace et la France, Firenze, Franco Cesati editore, p.231-246, 2017, 978-88-7667-654-3. hal-01598908

HAL Id: hal-01598908
https://hal.univ-lille.fr/hal-01598908

Submitted on 5 Oct 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Anne Robin*

LE *DÉCAMÉRON*, DE LA TRADUCTION DE LAURENT DE PREMIERFAIT (1414) À L'IMPRIMÉ D'ANTOINE VÉRARD (1485): UNE PROGRESSIVE TRANSFORMATION DU LIVRE, UNE PROGRESSIVE SUBSTITUTION DE SON ENSEIGNEMENT

> Si ne devez ignorer que le present Decameron, c'est à dire, affin que les dames et le commun peuple l'entendent, les dix journees de Bocace, a esté pieça traduit par quelques ungs, qui eussent mieulx faict de cacher leur ignorance ou sacrilege et impieté par eulx commiz, en dechirant et mettant en pieces et par lopins la dignité de ce beau livre, que d'entreprendre chose autant mal seante à eulx, comme desplaisante à tous ceulx qui y voudront lire, en conferant ceste traduction à la leur[1].

C'est ainsi que le libraire parisien Etienne Roffet s'adresse aux lecteurs potentiels de la deuxième traduction française du *Décaméron* que Marguerite de Navarre a commandée à Antoine Le Maçon et qu'il est le premier à publier en 1545. La violence du discours s'explique en partie parce que le libraire vise à dissuader les amateurs de Boccace d'acheter les éditions plus anciennes sans doute encore sur le marché[2] – dans les dix années précédentes le livre a été imprimé au moins à quatre reprises[3] – mais

* Univ. Lille, EA 4074 - CECILLE - Centre d'Études en Civilisations Langues et Lettres Étrangères, F-59000 Lille, France.

[1] Extrait de l'avertissement d'Etienne Roffet aux lecteurs, in Giovanni Boccaccio, *Décaméron*, traduit par Antoine Le Maçon, édité par Rose M. Bidler, Montréal, CERES, 2008, p. xxiii.

[2] Piotr Salwa, *Le tre fortune del Decameron nella Francia del Cinquecento*, in *Politia Litteraria. Festchrift für Horst Heintze zum 75. Geburstag*, édité par Eckhard Höfner - Falk Peter Weber, Glienicke, Galda und Wilch Verlag, 1998, p. 182.

[3] *Le cameron*, Paris, Nicolas Cousteau et Jean Petit, 1534; *Le cameron*, Paris, Denis Janot,1537; *Le cameron*, Paris, Arnoul L'Angelier et Charles L'Angelier, 1537; *Le livre cameron*, Paris, Ambroise Girault, 1540; *Le decameron*, Paris, Oudin Petit, 1541; *Le cameron*, Paris, Pierre Sergent, 1541; *Le cameron*, Paris, s.n., 1541; *Le cameron*, Paris, Ambroise Girault, 1541; *Le cameron*, Paris, François Regnault, 1541 (titres de l'Universal Short Title Catalogue).

elle se justifie également par le fait que les ouvrages en circulation n'ont plus grand chose à voir avec le *Décaméron*. Intitulés *De Cameron aultrement dit les Cent nouvelles* (édition de 1534) ou *Le Cameron aultrement dit…* (éditions de 1537 et de 1541[4]), ce que rectifie implicitement Roffet en parlant du «Decameron, c'est à dire […] les dix journees[5]», ce sont des réimpressions d'un ouvrage présenté comme ayant été écrit par «Jehan Bocace» et «translaté» par «Laurens de Premier Fait», mais en réalité fort remanié pour, et peut-être par le libraire Antoine Vérard qui l'a fait imprimer en 1485. Ce remaniement ayant étant réimprimé à huit reprises, c'est sous cette forme que, jusqu'en 1545 au moins, le *Décaméron* va se diffuser en France[6].

A quoi ressemble et qu'enseigne la première traduction française sous sa forme imprimée? Qui, de Laurent de Premierfait, des copistes de sa traduction, ou du libraire Antoine Vérard, est responsable d'une telle forme et d'un tel enseignement? Telles sont les principales questions que le propos d'Etienne Roffet nous amène à nous poser, et auxquelles nous tentons de répondre en esquissant à grands traits une histoire du *Décaméron* français, depuis le manuscrit le plus ancien contenant la première traduction jusqu'à l'imprimé de 1485[7].

[4] Selon les notices des catalogues de la Bibliothèque nationale de France et de la Bibliothèque interuniversitaire de la Sorbonne.

[5] Ces changements d'appellation ne sont évidemment pas propres à la fortune française, les manuscrits italiens comportant déjà *Cameron* et *Cento novelle* (v. les ms décrits par Marco Cursi in *Il* Decameron*: scritture, scriventi, lettori. Storia di un testo*, Roma, Viella, 2007). Ces «titres», par ailleurs, fluctuent déjà dans les premiers manuscrits où figure la traduction de Premierfait: dans le prologue, tout comme dans le colophon du témoin le plus ancien, le ms. Vat. Pal. Lat. 1989, le livre est bien «appellé Decameron», mais à peine quelques années plus tard il figure dans un inventaire comme *De Cameron* (cf. Carla Bozzolo, *Manuscrits des traductions françaises d'œuvres de Boccace, XV^e siècle*, Padova, Antenore, 1973, p. 164); dans le colophon du ms Paris Arsenal 5070, sa «copie fidèle, presque un décalque» dit C. Bozzolo p. 28, il est aussi appelé *De cameron*. Mais un nom est toujours significatif et on verra qu'il l'est ici.

[6] François Avril, in *Boccace en France. De l'humanisme à l'érotisme*. Exposition, Paris, 9 octobre 1975-4 janvier 1976, Bibliothèque nationale, catalogue par Florence Callu - François Avril, préface par Georges le Rider, Paris, Bibliothèque nationale, 1975, p. 68.

[7] Faute de place pour développer ici les pistes esquissées lors du colloque, je reprends celles concernant les femmes (comme public et personnages du livre) dans *L'effacement et le dénigrement des femmes dans le* Décaméron *d'Antoine Vérard (1485)*, in «Critica del testo», XVIII (2015), 2, pp. 51-66.

1. Le *Décaméron* de Laurent de Premierfait selon le manuscrit le plus ancien: Biblioteca Apostolicana Vaticana Pal. Lat. 1989[8]

La traduction de 1414, longtemps décriée – parce qu'on lisait sans doute non pas l'original, mais le remaniement de Vérard qui avait rendu méconnaissable le travail de Laurent –, puis réhabilitée il y a un siècle par Henri Hauvette[9] et plus récemment par Giuseppe Di Stefano, a la particularité d'avoir été faite, selon ce que dit son auteur dans le colophon du manuscrit, non pas directement à partir d'un texte italien, mais grâce à une traduction latine qui lui aurait été fournie par le frère cordelier Antoine d'Arezzo. N'ayant pas de trace écrite de cette médiation, ni d'informations sur le manuscrit contenant le texte italien à la source de l'opération, il est difficile d'analyser la traduction, mais les travaux qui ont été faits concluent que celle-ci restitue fidèlement le sens du *Décaméron*[10]. En tout cas Laurent de Premierfait respecte l'ensemble des éléments constitutifs du *Décaméron*, ses diverses parties en prose comme les vers de ses ballades. Il ne manque ni le «proemio» devenu «prologue», ni l'*Introduction* à la quatrième journée, ni le «chapiltre derrenier» dans lequel «Jehan Boccace, acteur de cestui livre, conclud» (respectivement f. 1r, 117r et 325v). Les nouvelles, précédées de leur sommaire, s'ouvrent sur les mêmes préambules que leurs homologues du manuscrit autographe du *Décaméron*, Berlin Hamilton 90, ou du ms. Paris BnF it. 482[11]. En un mot, Laurent de Premierfait a conservé tous les passages où il est question de l'enseignement du livre, de l'utilité qu'on peut et doit en tirer. Dans son «Prologue du translateur[12]», il insiste d'ailleurs sur cette fonction édifiante qui n'échappera pas, selon lui, à un lecteur attentif:

[8] Ce manuscrit a été édité par Giuseppe Di Stefano (Giovanni Boccaccio, *Decameron. Traduction (1411-1414) de Laurent de Premierfait*, Montréal, CERES, 1998-1999) et est aujourd'hui numérisé à l'adresse suivante : http://digi.vatlib.it/view/bav_pal_lat_1989. Je renverrai aux folios du manuscrit mais citerai le texte selon l'édition précieuse de Di Stefano.

[9] Henri Hauvette, *Les plus anciennes traductions françaises de Boccace* (1908), rééd. in *Études sur Boccace (1894-1916)*, Torino, Bottega d'Erasmo, 1968, p. 226.

[10] Giuseppe Di Stefano écrit tout de même que «dès les premiers sondages, il apparaissait clair que le traducteur était branché sur la tradition qui se rattache à la rédaction de jeunesse», c'est-à-dire le ms Paris BnF it. 482, in Boccaccio, *Decameron*, cit., pp. XXIII-XXIV. Pour les analyses de la traduction, v. Giuseppe Di Stefano, *La première traduction française du Decameron. Le ms. Paris, BNF, fr. 239 et la nouvelle de Iancofiore (VIII, 10)*, in «Romania», CXVII (1999), pp. 160-185; Nelly Labere, *Défricher le jeune plant. Etudes du genre de la nouvelle au Moyen Âge*, Paris, Honoré Champion, 2006, pp. 347-367.

[11] La seule exception de V 1, qui passe directement du sommaire au récit de Pamphile, ne me paraît pas significative (f. 150v-151r).

[12] Adressé au Duc de Berry, il ne figure pas dans le ms. Vat. Pal. Lat. 1989, mais dans deux autres manuscrits dont le Paris BnF fr. 129 qui donne la leçon éditée par Giuseppe Di Stefano.

> Et combien que selon le hastif jugement de celui ou de ceulx qui sans precedente et longue consideracion dient et prononcent leur sentence, les cent nouvelles semblent plus servir a delectation que au commun ou particulier prouffit, neantmoins l'escouteur ou liseur qui longuement et meurement advisera le compte de chascune nouvelle, il trouvera es histoires racomptees plus profit que delict, car illec sont tous vices morsillez et reprins et les vertus et bonnes meurs y sont admonnestees et loees en autant et plus de manieres comme est le nombre des nouvelles (ms. Paris BnF fr. 129, f. 2r).

En véritable auteur, il s'emploie même à développer cette fonction, insérant de menues remarques dans le corps du texte, telle cette phrase venant clore la nouvelle de celui qu'il a appelé Federic Alberi (V 9): «Car povreté et travail donnent a l'omme fol entendement et adviz»[13] (f. 177r).

Deux raisons m'ont amenée à souligner que Laurent de Premierfait a conservé et restitué fidèlement les passages du *Décaméron* dans lesquels l'auteur et ses personnages évoquent l'enseignement du livre. L'une, c'est que ces passages vont peu à peu disparaître des manuscrits ultérieurs et permettre à Antoine Vérard de proposer sa propre lecture des nouvelles. L'autre, c'est que j'ai eu la surprise, en lisant la critique contemporaine écrite en français et consacrée à Premierfait, à Vérard, au genre de la nouvelle, etc., de découvrir qu'elle tendait à considérer l'œuvre maîtresse de Boccace comme un livre ne visant qu'au plaisir et au divertissement. La lettre du livre dit autre chose, tout comme sa forme, que ce soit le système hiérarchisé de majuscules guidant la lecture, mis en place dès le manuscrit Paris BnF it. 482 (soit dès le début des années 1360 probablement), ou le format *libraire* du traité universitaire que Boccace choisit de donner au *Décaméron*, lorsqu'au début des années 1370 il copie son livre dans ce qui deviendra le manuscrit Berlin Hamilton 90[14].

[13] Sur ces insertions au moyen desquelles Premierfait a transformé le «Livre des Cent Nouvelles» en «Livre des Cent nouvelles morales et joieuses» (fin du Prologue du translateur), cf. Labere, *Défricher le jeune plant*, cit., pp. 367-371. L. de Premierfait ne rend compte ni de sa propre perspicacité ni de sa démarche lorsqu'il traduit, de la manière suivante, la dernière phrase que l'auteur du *Décaméron* adresse à ses lectrices à la fin du livre: «demourez en paix avec grâce divine, et de moy vous souviengne, se il advient que aulcune de vous preigne *soulas et plaisir* en lisand (…) ces presentes cent nouvelles». Boccace finissait en effet, en parlant non pas de réconfort et de plaisir, mais d'utilité (le verbe *giovare* qu'il employait signifiant '*être utile*', 'servir'). Mais la transformation provient peut-être des textes source italien et latin.

[14] En réfléchissant à ce qui avait pu conduire à une telle opinion, je me suis demandé si ce n'était pas une mauvaise interprétation de la conclusion suivante de l'article de Michelangelo Picone *Per una lettura ludica del* Decameron (1993), réédité sous le titre *Gioco e/o letteratura* dans Id., *Boccaccio e la codificazione della novella. Letture del Decameron*, Ravenna, Longo, 2008, p. 65 et cité dans les bibliographies: «In questa contrastante ricezione della confessione di Ciappelletto c'è […] indicato il modo corretto di leggere il *Decameron*, che è quello giocoso e ludico». La manière de lire le *Décaméron* est toutefois distincte de la finalité du livre qui, pour M. Picone

La forme que prend le livre traduit, dans le manuscrit Vat. Pal. Lat. 1989, présente quant à elle des imperfections, notamment au niveau de la structure des dix journées[15]. Au lieu de la phrase rituelle et précise marquant à la fois la séparation entre les journées et le passage de l'une à l'autre – *Finisce la x giornata del* Decameron*: incomincia la x+1* –, on a, pour tout le livre, un vocabulaire changeant et moins précis, et une délimitation floue des trois premières journées. A la fin de la nouvelle I 10 et après un saut de deux lignes, la *conclusion* de la première journée et l'*introduction* à la seconde sont réunies et annoncées de la sorte: «Cy aprés commence le prologue des dix nouvelles sur la seconde journée» (f. 32v). Par ailleurs, alors que le récit conduisant de la fin de I 10 au sommaire de II 1 est divisé en plusieurs paragraphes munis de titres – «Cy aprés s'ensuit le raisonnement de dame Philomene la royne» (f. 32v), «L'auteur parle du jouvencel Dyonee» (f. 33r) et «Cy aprés s'ensuit la chançon de Laurete» (f. 33v) – et séparés par une ou deux lignes blanches, aucune ligne n'est sautée entre la phrase qui clôt la première journée (I *concl.* 22) et celle qui ouvre la deuxième (II *intr.* 2). Une majuscule de très grande taille attire tout de même l'attention, mais les majuscules de cette taille sont très rares et ne sont pas systématiquement utilisées dans des situations similaires (f. 33v, **fig. 1**)[16]. Le passage de la deuxième à la troisième journée (II *concl.*, 16-III *intr.*, 2) est encore moins marqué, le copiste n'allant même pas à la ligne alors que plusieurs jours séparent ces deux journées entre lesquelles les jeunes gens de la *brigata* ont changé de lieu:

> Par les .ij. jours ensuivant ilz vaquerent aux besoignes dont la royne Neyfile avoit premieremant fait mention en attendend le dimenche. Et cestui temps pendant, l'estelle journal, premieremant vermeille, commençoit ja soy muer en couleur d'or, quant après levee la royne Neyfile (f. 80v, **fig. 2**).

aussi, consiste en «procurare non solo "diletto" ma anche "utile consiglio"», comme on pourra le constater entre autres dans *Un dittico di novelle cavalleresche* et *L'*exemplum *sublime di Griselda*, ivi, respectivement aux pp. 256 et 336. Sur l'enseignement et la forme du livre, v. Lucia Battaglia Ricci, *Boccaccio e il libro di novelle*, in Ead., *Scrivere un libro di novelle. Giovanni Boccaccio autore, lettore, editore*, Ravenna, Longo, 2013, pp. 27-56; v. aussi la synthèse de Giancarlo Alfano, *Introduzione alla lettura del «Decameron» di Boccaccio*, Roma-Bari, Laterza, 2014, part. III.3 et VII.3. Sur les formats (à la suite de Armando Petrucci, *Il libro manoscritto*, in *Letteratura italiana*, *II. Produzione e consumo*, édité par Alberto Asor Rosa, Torino, Einaudi, 1983, p. 515), et les dates des manuscrits, v. Marco Cursi (que je remercie d'avoir amicalement répondu à mes questions) *La scrittura e i libri di Giovanni Boccaccio*, Roma, Viella, 2013, 3.2, «Gli autografi del *Decameron*», pp. 107-128.

[15] Il est possible que ces imperfections aient déjà existé dans le/les manuscrit(s) ayant fourni le texte, mais ce qui m'importe ici ce sont moins les causes que les conséquences.

[16] Dans sa description du manuscrit Eberhard Köning précise d'ailleurs que «il passaggio da una giornata all'altra non viene sottolineato» par un système d'initiales particulières: cf. *scheda 83*, in *Boccaccio visualizzato: narrare per parole e per immagini fra Medioevo e Rinascimento*, a cura di Vittore Branca, I-III, Torino, Einaudi, 1999, III, p. 212.

Cet ensemble *conclusion-introduction* est d'ailleurs annoncé par une phrase dont le verbe n'indique pas une séparation, mais une continuation «Cy aprés s'ensuit l'ordonnance sur la tierce journée» (f. 79v)[17].

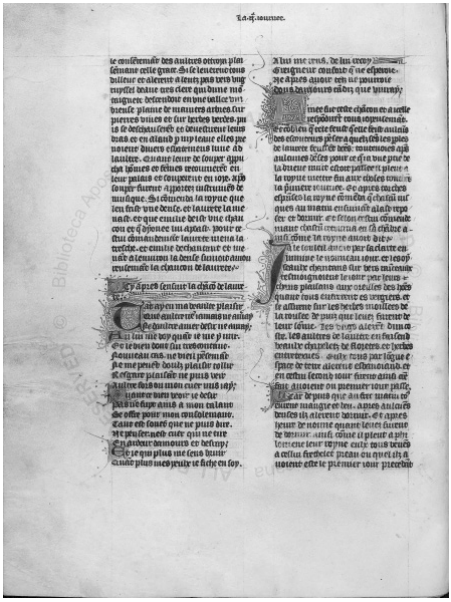


Fig. 1 - Fin de la première journée et début de la seconde. Vaticano, BAV, ms. Pal. lat. 1989, f. 33v. Numérisation: Heidelberg University Library.

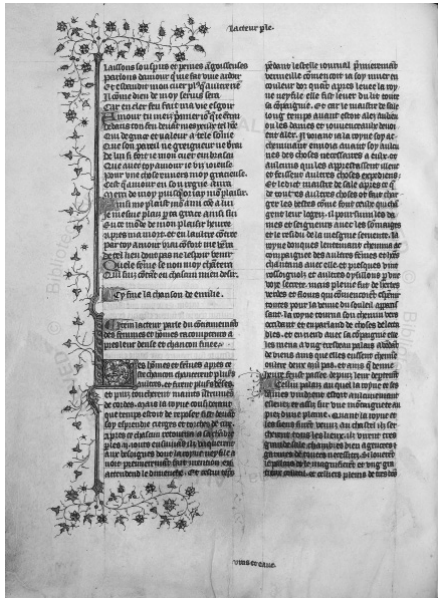


Fig. 2 - Fin de la deuxième journée et début de la troisième. Vaticano, BAV, ms. Pal. lat. 1989, f. 80v. Numérisation: Heidelberg University Library.

A l'inverse de ce qui se passe pour les journées, la mise en page des nouvelles obéit à un système très régulier signalant la «somme» de la nouvelle, la «continuation» avec la nouvelle précédente (nom donné au préambule), et le début du «compte». Ce qui donne pour II 7 par exemple: «Cy aprés s'ensuit la somme de la .VIIe. nouvelle», «Cy aprés s'ensuit la continuation de la .VIe. a la .VIIe. nouvelle», «Cy aprés s'ensuit le compte au long de la .VIIe. nouvelle» (f. 56v-57r, **fig. 3a et 3b**). Cette dernière phrase annonçant le *conte* est systématiquement suivie, par ailleurs, d'une miniature

[17] A partir du passage de la troisième à la quatrième journée, en plus de titres de paragraphe semblables à ceux cités ci-dessus, on trouve le même type de phrase que dans le manuscrit autographe (avec quelques variations). Par exemple: «Ici devant fine la tierce journee et après commence la quarte» (f. 117r); «Ainsi finee ici dessus la quarte journee, après commence la V^e^» (f. 150r).

illustrant le contenu de celui-ci[18]. Le mot «continuation», utilisé pour désigner le passage précédant le récit du personnage, est intéressant pour ce qu'il signifie: son emploi montre qu'au moment où le *Décaméron* est traduit en France, on est conscient que les *contes* des dix jeunes gens s'insèrent dans une histoire. Ce qui, comme on va le voir maintenant, sera moins le cas une quarantaine d'années plus tard.

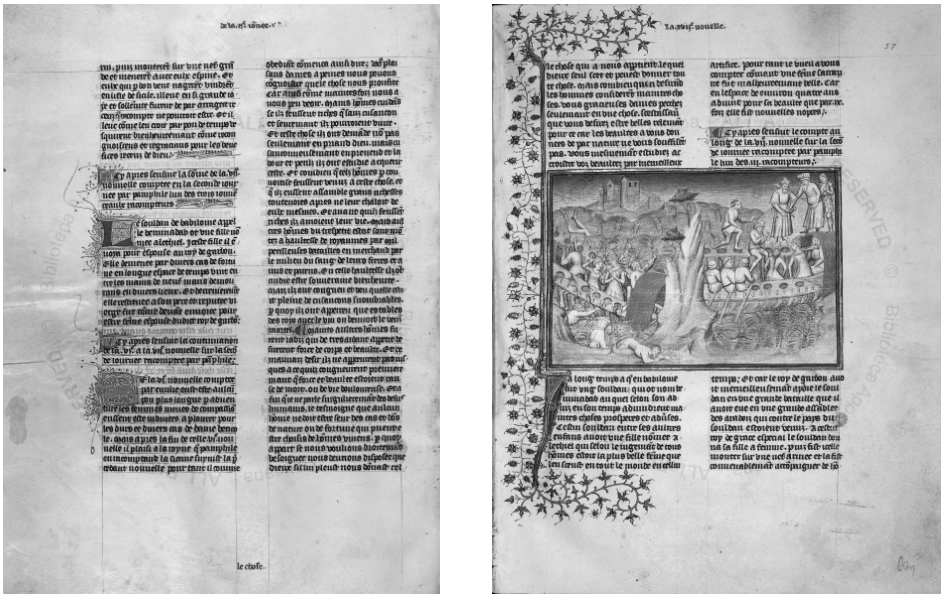


Fig. 3a et 3b - Début de la nouvelle II 7 «somme», «continuation», «compte».
Vaticano, BAV, ms. Pal. lat. 1989, f. 56v et 57r. Numérisation: Heidelberg University Library.

2. Le *Décaméron* des manuscrits postérieurs

Le texte des quatorze autres manuscrits conservant la traduction de L. de Premierfait[19] – à l'exception de celui du manuscrit de la Bibliothèque de l'Arsenal (ms. 5070), copie fidèle de l'ouvrage de la Bibliothèque Apostolique Vaticane – se dégrade comme tout texte manuscrit. Deux de ces dégradations aboutissent plus ou moins vite

[18] Sur ces peintures cf. Marie-Hélène Tesnière, *I codici illustrati del Boccaccio francese e latino nella Francia e le Fiandre del XV secolo*, in *Boccaccio visualizzato*, cit., III, pp. 13-14.

[19] La liste des quinze manuscrits conservés a été établie par Bozzolo, *Manuscrits*, cit. Une ébauche de filiation a été proposée par Paolo Cucchi-Norris J. Lacy, *La tradition manuscrite des Cent Nouvelles de Laurent de Premierfait*, in «Le moyen âge», III-IV (1974), pp. 483-502.

à la substitution de deux nouvelles. La nouvelle de Griselda (X 10) est remplacée très tôt par la traduction de la *Griseldis* latine de Pétrarque, tantôt dans la version de la traduction anonyme, comme c'est le cas autour de 1430 dans le ms. Paris BnF fr. 239[20], tantôt dans la version de Philippe de Mézières[21]. La nouvelle de Iancofiore et Salabaetto (VIII 10) est soit remplacée par une nouvelle traduction faite à partir d'un autre manuscrit du *Décaméron*[22] (dans le même ms. BnF fr. 239), soit omise – le ms. BnF fr. 1122 laisse vierges les folios 294r-297r, tandis que le ms. Havard Richardson 31 passe directement de la fin de VIII 9 à IX 1, au f. 213v –, soit finalement remplacée par une nouvelle exogène dans un des manuscrits les plus tardifs, le Paris BnF fr. 240 (f. 250r-253v). Mais ces substitutions, tout importantes qu'elles soient, ne modifient pas fondamentalement le *Décaméron*, contrairement aux disparitions de pans entiers du texte, constatables notamment dans les manuscrits de la deuxième moitié du XV^e^ siècle[23].

Je vais m'appuyer ici sur les descriptions de P. Cucchi et N. J. Lacy[24], et, autant que possible, sur les contrôles que j'ai faits à partir des manuscrits numérisés, en particulier le ms. Paris BnF fr. 1122 que C. Bozzolo date de 1458 ou peu avant, les folios accessibles du ms. Harvard Richardson 31 de la Houghton Library qui daterait de 1460 environ, et le ms. Paris BnF fr. 240 datant du dernier quart du XV^e^ siècle. Pour le ms. Oxford Bodleian Douce 213, du troisième quart du siècle et antérieur à 1467, j'exploite les informations données par G. Di Stefano dans son édition de la traduction de L. de Premierfait[25].

Dans l'ensemble, hormis la transition de la première à la deuxième journée qui reproduit celle du manuscrit le plus ancien, les transitions d'une journée à l'autre sont amputées. Les *conclusions* de journées résistent mieux que les *introductions*, sans doute parce les jeunes gens y annoncent la thématique du jour suivant. Dans les ms. Paris BnF fr. 1122 et fr. 240, les journées II, V, VI, VII s'achèvent juste après l'annonce de cette thématique, à l'occasion d'un passage du texte où la nouvelle reine ou le

[20] Tesniére, in *Boccaccio visualizzato*, cit., III, p. 217.

[21] Élie Golenistcheff-Koutouzoff, *L'Histoire de Griseldis en France au XIV^e^ et XV^e^ siècle* Genève, Slatkine, 1975 (fac-similé de éd. de 1933). V. aussi *L'histoire de Griselda: une femme exemplaire dans les littératures européennes*, édité par Jean-Luc Nardone - Henri Lamarque, Toulouse, PUM, 2000.

[22] Di Stefano, *La première traduction*, cit., p. 173. L'hypothèse du remplacement de X 10 à la suite d'une dégradation matérielle, et non du fait du succès des versions françaises de la *Griseldis* latine, est formulée par Di Stefano p. 176.

[23] Le ms. Paris BnF fr. 129 qui pourrait dater de 1460 env. (Tesniére, in *Boccaccio visualizzato*, cit., p. 239) conserve apparemment le texte complet, mais la tendance des manuscrits de cette période est autre.

[24] Cucchi-Lacy, *La tradition manuscrite*, cit.

[25] J'emprunte les datations à Bozzolo, *Manuscrits*, cit., pp. 105-106, et *Boccaccio visualizzato*, cit., p. 237. Le manuscrit de la bibliothèque de l'Université de Pennsylvanie, anciennement fr. 9, aujourd'hui ms. codex 910, datant de la même période, est également numérisé, mais difficilement lisible pour une non spécialiste.

nouveau roi donne congé à l'ensemble du groupe (situation identique dans le ms. Harvard Richardson 31 pour V et VII). Dans les deux manuscrits parisiens la journée III se termine sur l'annonce de la chanson, tout comme la journée IX dans le ms. fr 1122 et dans le manuscrit de la Houghton Library. La chanson elle-même n'est restituée qu'à la fin de la journée IV (manuscrits parisiens) qui reproduit plutôt fidèlement son homologue du manuscrit Vatican Pal. Lat. 1989. A côté de cela, il semble qu'il n'y ait pratiquement plus d'*introductions* – hormis celle à la dixième journée dans les ms. BnF fr. 1122 et Harvard Richardson 31 – et que seules les rubriques annonçant les journées V, VIII et X aient en partie résisté (dans les ms. fr. 240 et fr. 1122 pour V et X, dans ce dernier manuscrit et celui d'Harvard pour VIII). En somme, pratiquement tout ce qui n'était pas indispensable à la stricte compréhension des nouvelles a disparu, laissant le lecteur quitter les jeunes gens de la *brigata* en fin d'après-midi ou en début de soirée, et se retrouver, immédiatement après, au début d'un nouveau récit.

L'histoire-cadre a donc été mutilée en partie, mais la nouvelle n'est pas intacte non plus. Elle est amputée de son préambule (la «continuation» du ms. Vat. Pal. Lat. 1989), c'est-à-dire du bref segment narratif la reliant à l'histoire portante (la continuation proprement dite) et de la partie discursive plus ou moins longue dans laquelle le narrateur indique ce qu'il entend démontrer et l'éventuelle leçon à tirer de son histoire. Dans les manuscrits BnF fr. 1122 et fr. 240, en effet, seules trois nouvelles sur les cent conservent cette partie initiale, les I 2, IX 2 et IX 9. Dans ce contexte, il est d'ailleurs très étonnant que la nouvelle VIII 10, qui a remplacé la nouvelle d'origine dans le BnF fr. 240, soit munie d'une «continuation». Comme si elle avait été élaborée sur un modèle antérieur, sinon extérieur.

Ces disparitions n'ont pas seulement des conséquences formelles et narratives, mais également des conséquences idéologiques, car c'est dans la partie initiale des nouvelles que se concentre l'enseignement du livre, c'est là qu'en sont données les clés de lecture. Les préambules sont parfois complexes et diversement interprétés, mais tout le monde s'accorde aujourd'hui pour dire qu'ils sont indispensables à une juste réception de la nouvelle et du livre. Prenons l'exemple d'un des préambules, et d'une des nouvelles, les plus problématiques: le long discours que Pamphile adresse à ses auditeurs avant de commencer à raconter les aventures d'Alatiel, cette jeune fille qui, après être passée entre les mains de neuf hommes, se marie en se faisant passer pour vierge (I 7, 3-7). Pour M. Picone, ce discours met en évidence «il contesto vitale, l'etimo spirituale, della novella: il fatto che l'uomo, cercando con ogni mezzo di raggiungere beni mondani […], si trova a perdere miseramente la vita, perché non si rende conto che tali beni sono assoggettati alla legge spietata della Fortuna. Di qui il consiglio di accontentarci di quello che abbiamo»[26]. Il permet en outre de comprendre la raison pour laquelle Alatiel est sauvée: en se contentant de ce que Dieu lui

[26] Picone, *Il romanzo di Alatiel*, in *Boccaccio e la codificazione*, cit., pp. 137-153, p. 145.

envoie, elle a suivi le principe énoncé par Pamphile[27]. Pour L. Battaglia Ricci, qui relit le préambule après la lecture de l'ensemble de la nouvelle, exploitant au maximum le système livre, le lecteur est ici invité à réfléchir sur l'erreur morale consistant à céder aux excès du désir[28]. Sans ce préambule, sans l'écho de celui-ci sur l'histoire et l'écho de l'histoire sur lui, la nouvelle d'Alatiel n'est en revanche qu'une histoire immorale.

La disparition d'une «continuation» nuit à la lecture d'une nouvelle précise, mais la disparition de leur quasi totalité ajoutée à une absence dont je n'ai pas encore parlé – celle de l'*introduction* à la quatrième journée, l'un des trois passages du livre dans lesquels l'auteur prend la parole et où il raconte une nouvelle illustrant la force irrésistible de la nature, absence constatable au moins dans les ms. BnF fr. 1122 et fr. 240, et dans le ms. codex 910 de la bibliothèque de l'Université de Pennsylvanie – transforme profondément l'univers décaméronien, dans la mesure où disparaît tout discours d'autorité, celui de l'auteur comme celui des narrateurs, portant sur la nature. Je rappelle que dans le préambule de VI 2, où Pampinée parle des responsabilités respectives de la nature et de la fortune, elle appelle ces dernières «le due ministre del mondo» (§ 6)[29]. Or, si le *Décaméron* français des manuscrits de la deuxième moitié du XV^e^ siècle continue de tenir un discours sur la fortune menant le monde, notamment dans les passages où les jeunes gens annoncent les thématiques du jour suivant, celui sur la nature *ministre* du monde, sur la nature irrésistible (IV 8, 4), sur la nature qui a plus de force que l'intelligence humaine, ce dont se rend compte Filippo Balducci dans la nouvelle directement racontée par l'auteur et se terminant précisément sur ce constat (IV *intro*., 29), ce discours n'existe plus. Ainsi, à la veille de l'opération éditoriale d'A. Vérard, le *Décaméron* ne reflète déjà plus, ni dans sa forme ni dans son idéologie, le livre créé par Boccace.

3. Le *Décaméron* imprimé d'Antoine Vérard[30]

Lorsqu'en novembre 1485 Vérard fait imprimer le *Décaméron*, il est au tout début de son activité de libraire: à cette date, en effet, il semble n'avoir à son actif qu'un livre d'heures publié deux mois auparavant[31]. On comprend qu'il ait publié

[27] Id., *Paralipomeni su Alatiel*, in «Rassegna europea di letteratura italiana», X (1997), pp. 111-127, p. 120.

[28] Battaglia Ricci, *Scrivere un libro*, cit., pp. 35-36.

[29] Il est intéressant de remarquer combien L. de Premierfait avait insisté sur ces deux *ministres* du monde, utilisant l'expression à trois reprises, là où le texte italien ne l'employait qu'une fois cf. f. 183v-184r, pp. 705-706.

[30] Giovanni Boccaccio, *Des cent Nouvelles*, Paris, Jean Du Pré et Antoine Caillaut pour Antoine Vérard, 1485.

[31] Mary Beth Winn, *Anthoine Vérard, Parisian publisher, 1485-1512*, Genève, Droz, 1997, p. 15. Sur Vérard, v. John Macfarlane, *Antoine Vérard*, Genève, Slatkine, 1971 (fac-similé de l'éd. de 1900) et la bibliographie des publications récentes (1995-2011) établie par Mariagrazia Ricci,

ce dernier livre, car ayant précédemment dirigé un atelier d'enluminures et réalisé plusieurs livres d'heures manuscrits, il peut deviner le potentiel commercial de ce type d'ouvrage qu'il est le premier à éditer et qui va devenir un *best-seller*. Mais pourquoi le *Décaméron* qui n'est pas, et de loin, le succès de Boccace à l'époque, et qui est si différent d'un livre d'heures? [32] Il se peut que le libraire ait voulu préparer son édition, l'année suivante, des *Cent nouvelles nouvelles*, mais ce qui paraît certain est que Vérard est un homme qui a du flair et qui pressent ce qui va avoir du succès (son *Décaméron* va d'ailleurs être réimprimé huit fois)[33]. Bref, c'est un entrepreneur avisé qui décide d'exploiter la traduction de Premierfait et d'en faire, grâce à la modernité de l'imprimerie, un produit commercial[34].

On ne sait pas de quel manuscrit se sert Vérard. Son livre contient la nouvelle VIII 10 exogène conservée par le ms. Paris BnF fr. 240[35], mais aussi des passages qui ne s'y trouvent pas – notamment l'*introduction* à la troisième journée (le nouveau lieu de villégiature et son splendide verger qui regorge entre autres, désormais, de lions, de dromadaires, de léopards et de sagittaires), la totalité de la *conclusion* de la cinquième journée[36] et l'*introduction* de la sixième (avec un remaniement misogyne de la dispute entre Tindaro et Licisca), la *conclusion* de la

Antoine Vérard, in «Le moyen français: revue d'études linguistiques et littéraires», LXIX (2011), pp. 161-170. Sur le *Décaméron* traduit par L. de Premierfait et édité par A. Vérard, voir en particulier les travaux, cités dans cette bibliographie, de Piotr Salwa, Sergio Cappello, Nelly Labère et Nora Vogel Viet (cf. n. 35).

[32] Cf. la répartition des manuscrits conservant les traductions françaises de Boccace donnée par Bozzolo in *Manuscrits*, cit., p. 191, et plus généralement Lionello Sozzi in *Il Boccaccio nella cultura francese*. Atti del Convegno di studi «L'Opera del Boccaccio nella cultura francese» (Certaldo, 2-6 settembre 1968), édité par Carlo Pellegrini, Firenze, Olschki, 1971.

[33] Mary Beth Winn, *Anthoine Vérard et l'art du livre*, in *Antoine Vérard*, cit., pp. 133-160, p. 137. La deuxième édition de Vérard (1499-1503), avec des variantes typographiques, est lisible sur www.gallica.bnf.fr.

[34] Vérard étant le responsable de l'édition, je lui attribuerai toutes les caractéristiques de celle-ci, bien que le contenu du livre soit vraisemblablement l'œuvre de plusieurs compilateurs travaillant pour lui: cf. Mireille Huchon, '*Caméron' et 'Décaméron': de l'influence du Boccace travesti à la française*, in *Boccaccio e le letterature romanze tra Medioevo e Rinascimento*. Atti del Convegno internazionale Boccaccio e la Francia (Firenze-Certaldo, 19-20 maggio 2003-19-20 maggio 2004), édité par Simonetta Mazzoni Peruzzi, Firenze, Alinea, 2006, pp. 57-82, p. 76.

[35] Nora Vogel Viet, contributrice du présent volume, dans une thèse de doctorat intitulée *Du* Décaméron *de Boccace au* Cameron *d'Antoine Vérard: les mutations de la nouvelle au début de la Renaissance française*, soutenue en 2008 à l'Université Paris IV et dont elle a eu l'amabilité de me fournir les p. 1-67 et la conclusion générale, conclut que Vérard se fonde «soit sur plusieurs manuscrits dont le ms Fr. 240, soit sur un manuscrit perdu, proche du ms Fr. 240» (p. 6 du pdf de la conclusion). La publication de cette thèse est annoncée. A cette occasion je prie un autre participant au colloque, Sergio Cappello, qui a écrit plusieurs articles concernant Vérard, de bien vouloir m'excuser de ne pas l'avoir lu.

[36] Il manque des fragments, notamment le § 3 présent au contraire dans le ms fr. 240, et où est énoncé le sujet de la journée suivante, mais il y a le récit de la soirée au cours de laquelle Dionée propose plusieurs chansons inconvenantes avant d'en chanter une qui plaise à la reine. f. 113v-115r.

neuvième journée et l'*introduction* de la dixième – ou bien, à l'intérieur des nouvelles, des détails absents de ce manuscrit qui résume certaines d'entre elles (c'est la cas de la II 7). Il est tout à fait possible que le libraire ait eu la chance de pouvoir consulter plusieurs manuscrits, mais j'exclurais qu'il ait eu sous les yeux un texte comportant encore les *continuations* – qu'il aurait alors pu choisir de supprimer, comme il le fait en particulier avec le *prologue* de l'auteur – car ni ses transitions de nouvelle à nouvelle, ni surtout ses morales ne me paraissent se ressentir de ces passages clé. Quoi qu'il en soit, la métamorphose du livre est notable.

Comme certains copistes avant lui, Vérard continue d'éliminer des parties du texte[37], tendant, pour sa part, à les remplacer par un texte de sa main. C'est le cas, en particulier, avec la parole de l'auteur. Il ampute la conclusion de l'équivalent des § 11-28 et élimine tout le *prologue* de Boccace, transformant dans le même temps l'*introduction* à la première journée, qu'il fait commencer par quelques lignes de son invention prétendument attribuées à un Jehan Boccace, et appelant le nouvel ensemble «prologue» (**fig. 4**)[38]. En tête de nouvelle il supprime les «sommes» que toute la tradition manuscrite française semblait avoir conservées jusque-là. Elles sont remplacées par des intitulés réunis dans une table des matières prenant place à la fin de ce qui est devenu le «prologue» dans l'édition de 1485, et au début de l'édition de 1499-1503. Ce n'est pas la première fois que le *Décaméron* est muni d'une table initiale – le ms Paris BnF it. 482, sans doute copié sous le contrôle de Boccace, et le ms de l'Arsenal contenant la traduction de L. de Premierfait sont dans ce cas – mais celle-ci ne venait pas se substituer à la «rubrica» ou à la «somme» coiffant la nouvelle. En outre, ces intitulés écrits pour l'occasion, et abrégeant au besoin l'ancienne somme, réorientent plus ou moins la lecture des nouvelles. Dans le cas de la II 7, où Alatiel est présentée comme la responsable de grands meurtres, la réorientation est importante: «La XVII. nouvelle est des grandes fortunes tant par mer que par terre qui advindrent a la fille du soudan de Babilonne. Et des grans meurtres qui survindrent pour elle[39]». Mais elle est mineure comparée à celle contenue dans les morales que Vérard place à la fin de chaque récit.

[37] Les manuscrits de Londres et de la Haye ont déjà cette tendance apparemment: cf. Cucchi-Lacy, *La tradition*, cit., p. 496. Celui d'Oxford aussi, v. Di Stefano in Boccaccio, *Decameron*, cit., pp. XVII-XVIII.

[38] Les prologues de Vérard sont objet d'étude in Masami Okubo, *Antoine Vérard et la transmission des textes*, in «Romania», CDXCIX-D (2007), 3-4, pp. 434-480.

[39] (J'ai transcrit le texte de la manière suivante: suppression des abréviations; accentuation de e non muet en fin de mot; distinction de i et j, et de u et v; séparation des mots; insertion de l'apostrophe; utilisation de la majuscule pour les noms propres; modernisation de la ponctuation.) Dans ses «sommes», L. de Premierfait tendait à développer un peu les «rubriche» d'origine en précisant notamment quelques détails (il ajoute par exemple les noms des personnages pour la II 7): «Le souldan de Babiloine, appellé Beminabad, ot une fille nommee Alethiel. Iceste fille il envoya pour espouse au roy de Garbon. Elle demenee par divers cas de fortune en longue espace de temps, vint entre les mains de neuf maris demourans en divers lieux et derrenieremant elle, restituee a son pere et reputee vierge, fut comme devant envoiee pour estre femme espouse dudict roy de Garbon» (f. 56v, **fig. 3a**)).



Fig. 4 - «Prologue» de Giovanni Boccaccio, *Des cent Nouvelles*, translaté de latin en françoys par maistre Laurens Du Premier Fait, Paris, [Jean Du Pré et Antoine Caillaut] pour Antoine Verard, 22 XI 1485, non folioté (c. a.iir). Paris, BnF.

En effet, le libraire ne se contente pas de soustraire et de remplacer des parties du livre, mais il lui ajoute des morales qui transforment profondément son idéologie, comme on peut le constater à la lecture de celle de II 7: «En ceste nouvelle sont touchees plusieurs choses mais sur tout est touché l'esnorme peché de luxure par quoy vient tant de maulx ainsi que pour la beauté de ceste fille. [Suit la liste de tous les meurtres, morts et destructions provoqués]. Finablement est touchee la grant deception d'elle, parce qu'elle avoit vescu deshonnestement donna a entendre qu'elle avoit demeuré tousjours en religion, et ainsi fut deceu le roy de Garbon qui preude femme la cuidoit avoir et ne l'estoit pas. Et par ce est conclu que c'est ung tresgrant danger de soy abuser de la beauté d'une femme car tout mal en sourt[40]».

En plus de ces métamorphoses macroscopiques, Vérard retouche partiellement le texte. Cela va de transformations sémantiques subtiles à l'intérieur des nouvelles[41] à des transformations stylistiques plus évidentes consistant à remplacer par endroits la prose par des vers[42] et le récit par des propos au style direct. Tel

[40] f. 37v. Pour d'autres exemples v. Robin, *L'effacement et le dénigrement des femmes*, cit.
[41] *Ibid.*
[42] Huchon, *'Cameron'*, cit., p. 73-74.

est le cas du § 2 de la nouvelle d'Alatiel qui était raconté par le narrateur du livre dans le *Décaméron* de Boccace et dans la traduction de L. de Premierfait, et qui devient le discours suivant prononcé par Pamphile: «En bonne foy Emillie, je ne oy james conter nouvelle dont la substance fust gaires plus piteable, ne les cas de fortune plus doloreux que celle que aves contee dont la fin, apres les cas infortunes et merveilleux, a esté joyeuse et plaine de grande liesse[43]».

Vérard, enfin, "reprise" le texte, reconstruisant un continuum narratif là où, sans doute[44], il n'existait plus. Au minimum il fait prononcer au roi ou à la reine de la journée une phrase au moyen de laquelle ils désignent le narrateur de la première nouvelle, au début des journées qui n'avaient plus d'*introduction* (cas de VII et VIII), transformant à nouveau en discours ce qui était récit dans le *Décaméron*. Au maximum il élabore une transition d'une journée à l'autre. Ainsi intervient-il de manière importante avant la nouvelle IV 1, composant une *introduction* occupant près des trois quarts de la page, qui n'a aucun lien avec celle du *Décaméron* dans laquelle l'auteur prenait la parole, mais qui s'inspire des *introductions* aux autres journées (rituel du lever et du déroulement de la journée jusqu'à l'heure où les jeunes gens se mettent à raconter des nouvelles: **fig. 5a et 5b**). De même comble-t-il sur plus d'une page le trou existant entre les nouvelles VIII 10 et IX 1, calquant la fin de la soirée et la journée du lendemain sur le rituel quotidien de la *brigata*. D'une nouvelle à l'autre, il rétablit également une continuité narrative mise à mal par la disparition des «continuations». Voici l'exemple de I 5, où Pampinée passe la parole à Flammette:

> C'est vostre tour Flamette, ma cousine, puis que Dyonee a fini sa nouvelle, laquelle nous a fort esté agreable. Et pourtant, sans plus prolonguer, vous commenceres la vostre la plus plaisante que scarez, affin que vous soyes quitte et que les aultres se puissent acquiter.
> La responce de Flamette:
> Je cognois bien les ordonnances qui ont esté faictes, lesquelles je vueil tenir, et, en les observant, puis que Dyonee a conclu ce qu'il vouloit conclure de la subtilesse du jeune moyne, je vueil raconter de la responce que fist une honneste bourgoise de Lombardie a ung roy qui la vint veoir.[45]

[43] F. 36v-37r.

[44] Ne sachant pas exactement quel manuscrit il exploite, il faut être prudent, mais mon discours se fonde sur les grandes transformations manuscrites dont j'ai rendu compte plus haut.

[45] F. 9r.

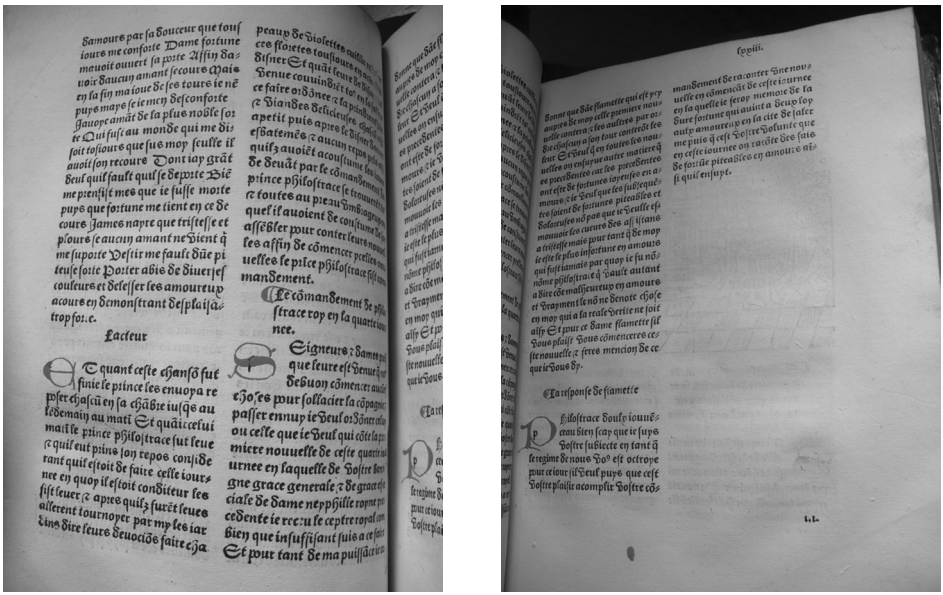
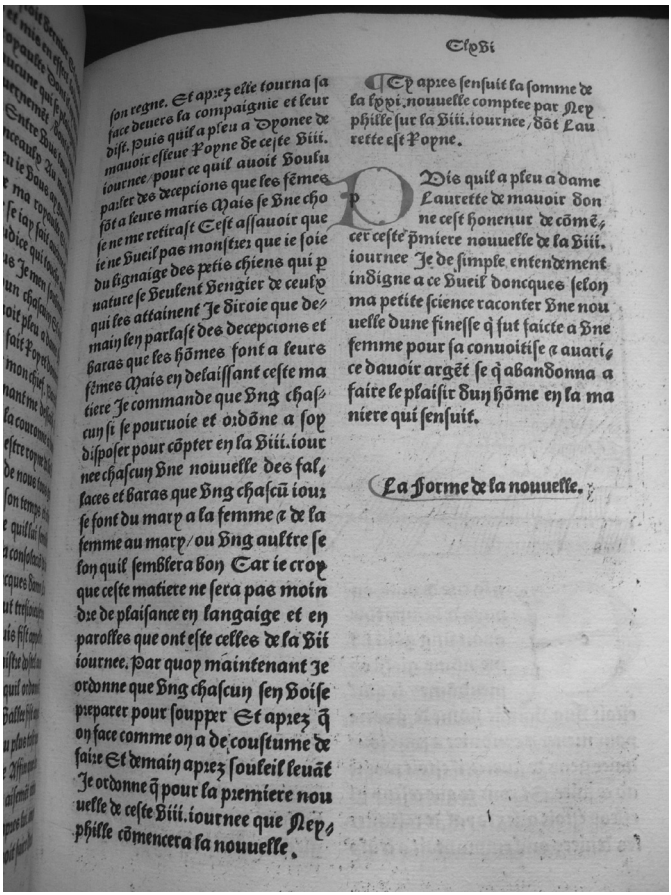


Fig. 5a et 5b - Fin de la troisième journée et début de la quatrième, Boccaccio, *Des cent Nouvelles*, cit., f. 72v et 73r. Paris, BnF.

Mais revenons pour finir à la forme du livre. Le rétablissement d'un fil narratif ne restaure pas, bien au contraire, la structure en dix journées. Si un alinéa, simple, marque l'interruption nocturne entre les journées V et VI, VIII et IX, et IX et X[46], on passe d'une journée à l'autre en plein milieu d'une phrase jusqu'à la journée V. Entre VI et VII, et VII et VIII il n'y a même plus ni soirée ni nuit avant que le roi et la reine du jour suivant ne prennent la parole (**fig. 6**). Pour couronner le tout, le second élément permettant de structurer l'ensemble – les thématiques des nouvelles racontées chaque jour – a disparu de trois journées (III, V et VI). Le «Decameron, c'est à dire […] les dix journees », comme dit Etienne Roffet, n'existe plus.

A partir de manuscrits lacunaires, et en fonction d'un projet éditorial personnel, Vérard a tenté de reconstruire un livre. Mais il ne retrouve ni la forme du livre de Boccace, ni la forme de ses nouvelles. Il ne retrouve pas plus la morale naturelle et pragmatique du *Décaméron*. A sa place il a forgé une morale misogyne et cléricale qui distingue à jamais son *Caméron* du *Décaméron*. On comprend qu'une nouvelle traduction s'imposât.

[46] En réalité la «transition» entre IX et X est un peu plus complexe, en raison d'une erreur du typographe cf. f. 232r.



son regne. Et apres elle tourna sa face deuers la compaignie et leur dist. Puis quil a pleu a Dyonee de mauoir esleue Royne de ceste Viii. iournee pour ce quil auoit voulu parler des decepcions que les femes font a leurs maris Mais se Vne chose ne me retiraſt Ceſt assauoir que ie ne vueil pas monstrer que ie soie du lignaige des petis chiens qui par nature se veulent vengier de ceulx qui les attainent Je diroie que demain ley parlaſt des decepcions et baras que les hõmes font a leurs femes Mais en delaiſſant ceſte matiere Je commande que vng chascun si se pouruoie et ordõne a soy disposer pour cõpter en la viii. iournee chascun vne nouuelle des falaces et baras que vng chascũ iour se font du mary a la femme et de la femme au mary ou vng aultre selon quil semblera bon Car ie croy que ceſte matiere ne sera pas moindre de plaisance en langaige et en paroles que ont eſte celles de la Vii iournee. Par quoy maintenant Je ordonne que vng chascun sen voise preparer pour soupper Et apres q̃ on face comme on a de coustume de faire Et demain apres soleil leuãt Je ordonne q̃ pour la premiere nouuelle de ceſte Viii. iournee que Neyphille cõmencera la nouuelle.

Cy apres ensuit la somme de la xxvi. nouuelle comptee par Neyphille sur la Viii. iournee, dõt Laurette eſt Royne.

Dieu quil a pleu a dame Laurette de mauoir donne ceſt honneur de cõmẽcer ceſte premiere nouuelle de la Viii. iournee Je de simple entendement indigne a ce vueil doncques selon ma petite science raconter vne nouuelle dune fineſſe q̃ fut faicte a vne femme pour sa conuoitiſe et auarice dauoir argẽt ſe q̃ abandonna a faire le plaisir dun hõme en la maniere qui ensuit.

La Forme de la nouuelle.

Fig. 6 - Fin de la septième journée et début de la huitième, Boccaccio, *Des cent Nouvelles*, cit., f. 166r. Paris, BnF.